

Périodiser les temps présents : paradoxes et intérêts d'une pratique

Estelle MOUTON-ROVIRA

Résumé

La littérature contemporaine, dont l'étude universitaire est désormais légitimée et institutionnalisée, fait l'objet d'une périodisation au présent. Cette pratique révèle les paradoxes de l'écriture de l'histoire littéraire, entre segmentation et souplesse, téléologie et ouverture. Si elle peut sembler prématurée ou arbitraire en l'absence de borne de fin, la constitution d'une période contemporaine permet d'explorer de manière stimulante le présent littéraire. Bien que la périodisation de la littérature contemporaine puisse être justement contestée, les différents gestes critiques visant à mettre en ordre la littérature actuelle interrogent le pouvoir rhétorique mais aussi heuristique de la période : elle donne lisibilité et sens au présent littéraire, permet sa transmission et sa diffusion. Elle est aussi et surtout un outil méthodologique expérimental utile : périodiser au présent ne vise pas à figer un temps littéraire en mouvement, mais à faire varier les angles de vue, les coupes et les observations, alors que s'est ouvert un nouveau siècle.

Mots-clés : périodisation, littérature contemporaine, XXI^e siècle, histoire littéraire du contemporain.

Abstract

As the academic study of contemporary literature has become legitimized and institutionalized, periodization is now possible. The use of periodization reveals the paradoxes of literary history writing, between the segmentation of flexible blocks of time, teleology and openings. Although it may seem premature or arbitrary, and possibly without any precise ending for the current phase, building a contemporary period is a stimulating way to explore the literary present. Whereas periodization can be rightfully contested, the various critical postures that are attempting to organize contemporary literature do question both the rhetoric and the heuristic power of the period. They give legibility and meaning to the literary present. And they are most importantly an experimental tool: periodization of the present does not aim to immobilize literary time, but rather it seeks to diversify points of view and observations in view of the opening of a new century.

Keywords: periodization, contemporary literature, 21st century, history of contemporary literature.

L'étude de la littérature contemporaine est confrontée aujourd'hui, après plus de trente années de pratique, au paradoxe d'un « contemporain » en train de vieillir. L'extension temporelle de ces trois décennies habituellement reconnues pour contemporaines suppose d'une part que le « tournant » des années 1980 fait consensus, marquant le début d'une période encore inachevée, d'autre part qu'une périodisation interne est désormais envisageable. L'artificialité de la périodisation doit rester présente

à l'esprit, quelle que soit son échelle, puisqu'elle postule son objet au moins autant qu'elle le construit. Alors que s'impose progressivement une pratique institutionnalisée de l'histoire littéraire au présent, la périodisation de la littérature contemporaine se heurte à une double difficulté : rendre pensable une pluralité mouvante, et proposer des points de repères fixes dans le cadre d'une période « contemporaine » par définition ouverte¹. À ce paradoxe, classique en histoire littéraire, s'ajoute donc le problème spécifiquement contemporain de la sélection des œuvres concernées. En effet le corpus que l'on cherche à périodiser n'est pas arrêté, son émergence s'inscrit donc dans un rapport de simultanéité avec sa mise en période. La notion de « contemporain » étant elle-même controversée, la stabilisation d'un canon et la reconnaissance au présent de processus de classicisation peuvent faire débat.

Lire les œuvres au présent revient à opérer des choix et à tracer les contours d'une période en formation. Afin de limiter l'arbitraire et de conserver une forme de souplesse méthodologique, l'évitement d'une périodisation trop explicite semble une bonne manière de ne pas figer les représentations du « contemporain ». L'évitement de la date, le refus prudent de bornes fixes permet de périodiser sans découper et autorise une plus grande prise de risque en termes de découvertes critiques, puisqu'il s'agit de définir des durées polarisées plus que du temps morcelé. Malgré cette prudence, la périodisation immédiate suscite souvent une certaine méfiance : on lui reproche son impatience autant que son conservatisme. Cependant, de récentes études valorisent au contraire une datation précise des phénomènes littéraires actuels : cette perspective plus traditionnelle, en quête d'œuvres représentatives, construit peu à peu une période homogène et cohérente, rythmée par des événements datables. Alors que la date de 1984 semble s'imposer comme un repère crucial pour la littérature contemporaine, comment l'outil de la périodisation permet-il donc d'aborder les événements littéraires contemporains et que signifie aujourd'hui « faire date » ? La constitution d'une période contemporaine semble s'appuyer sur un recul minimal, mais une telle pratique doit se défier de sa tendance à la performativité, qui imposerait des scissions à une période encore ouverte. Au-delà des exigences méthodologiques, le traitement de cette période neuve informe tant sur la fabrique d'un canon contemporain que sur le rapport d'une époque à la littérature. Souci de définition comme

1. Il est désormais possible de dresser les premiers bilans de l'institutionnalisation et de l'historicisation de la littérature contemporaine, comme en témoigne la journée d'étude organisée par Marie-Odile André, Mathilde Barraband et Bruno Blanckeman, *Classicisation et vieillissement du contemporain : la littérature contemporaine à l'épreuve de sa réception universitaire*, 7 mars 2014, Université Paris Sorbonne Nouvelle-Paris 3/Université du Québec à Trois-Rivières.

de rayonnement, la périodisation demeure l'objet de lourds reproches, mais permet pourtant de poser la question du devenir de la littérature contemporaine, des conséquences méthodologiques de son institutionnalisation ainsi que de sa transmission.

Émergence progressive de dates fixes : la naissance d'un canon

Le « tournant », un outil par défaut ?

La question d'une « histoire littéraire du contemporain² » est très présente aujourd'hui dans le discours universitaire sur la littérature contemporaine. Pour décrire un changement, le « tournant » des années 1980 est maintenant communément admis et utilisé dans la critique — bien qu'il renvoie essentiellement à une histoire du récit. C'est effectivement autour de 1980 que les écrivains réinvestissent l'écriture narrative : à la suite de l'article d'Aaron Kibédi Varga, « Le récit postmoderne », paru dans le numéro 77 de *Littérature* en 1990, qui décrit un « retour du récit », la notion de « retour » s'impose et s'avère fructueuse, à tel point qu'elle fait presque aujourd'hui l'objet d'un désaveu — on l'aurait déjà trop utilisée, jusqu'à en faire un poncif. Mis en évidence dans la critique universitaire dès 1990 par Claude Prévoost et Jean-Claude Lebrun (« il est hors de doute que, depuis le début des années quatre-vingt, le roman français se recompose³ », écrivent-ils, parlant aussi de « renouveau » et de « nouvelle étape »⁴), ce premier repère est réaffirmé tout au long des années 1990 et 2000.

Le raisonnement ne se fait pas alors en termes d'événement littéraire : on constate une inflexion esthétique concernant le récit, qui permet de marquer une rupture vécue comme nécessaire avec la période qui précède, surdéterminée par une dimension théorique aux accents parfois terroristes. L'insistance sur les « retours » (au récit, au sujet, au réel, à l'histoire) montre bien l'importance de la différenciation tacite portée par ce geste de délimitation : la mention d'un changement qui ne serait pas directement lié à l'innovation ou à son lexique perçu comme encombrant

2. Il s'agit du titre d'un numéro de la revue *Tangence* : BARRABAND Mathilde (dir.), « L'histoire littéraire du contemporain », *Tangence*, n° 102, 2013. Deux numéros de la *Revue d'histoire littéraire de la France* (RHLF) ont également été consacrés à la question de la périodisation, en 2002 : « La périodisation en histoire littéraire », RHLF, vol. 102, n° 5, 2002 et en 2013, « L'histoire littéraire face à la création contemporaine », RHLF, vol. 113, n° 3, 2013 (actes du colloque annuel de la RHLF du 14 au 15 décembre 2012).

3. PRÉVOOST Claude, LEBRUN Jean-Claude, *Nouveaux territoires romanesques*, Paris, Messidor/Éditions sociales, 1990, p. 22.

4. *Ibid.*, p. 25.

permet de marquer une rupture nette, sans courir le risque du discrédit porté sur les déclarations d'intentions, manifestes et autres proclamations.

« Parler de retour, c'est créer le trouble. Les générations précédentes ont clamé si fort la nécessité de la table rase que l'on se sent quelque peu honteux de revenir à des modèles éprouvés », peut-on lire par exemple dans l'ouvrage collectif *Le Roman français au tournant du XXI^e siècle*⁵ (2004). Le « retour » fut donc d'abord un outil discret et prudent de périodisation, permettant de penser une périodisation littéraire endogène, en délimitant un changement propre au temps littéraire sans segmentations brutales.

Alors qu'il ne s'agit pas encore de proposer une période équarrie, la souplesse du « retour » permet aussi de tenir à distance les gestes de dénomination. Certains romanciers comme Jean Échenoz, Jean-Philippe Toussaint, Christian Gailly ou Christian Oster ont été groupés sous le nom des « Impassibles » puis des « Minimalistes », mais ces étiquettes, plus proches de l'opération publicitaire éditoriale que de l'appréciation littéraire, n'ont pas eu grand succès dans la critique⁶. Enfin, on se méfie des préfixes autoritaires qui, tout en organisant le temps littéraire en mouvements successifs, perpétuent cette tradition de la « table rase », désormais mal vue. Aussi D. Viart met-il en garde contre l'usage irraisonné des post-, néo- et termes peu satisfaisants qui ne font qu'accentuer la perception téléologique des temps littéraires, sans souligner une réelle inflexion esthétique⁷. De fait, le terme « postmoderne », qui pourtant accompagnait l'idée d'un retour au récit dès l'article de Kibédi Varga, est lui aussi abandonné, car il correspond mal aux spécificités de la fiction française⁸. En définitive, c'est une véritable prudence onomastique qui accompagne les premiers gestes de périodisation contemporaine. Tout se passe comme si le nom plus que la date risquait d'être galvaudé trop vite et de faire apparaître l'arbitraire du geste critique au détriment de ses précautions et de son humilité.

S'imposant progressivement comme un consensus critique, le « tournant » des années 1980 fait maintenant l'objet d'une réévaluation plus précise. Alors que certains ouvrages critiques et actes de colloques publiés dans les années 1990 et au début des années 2000 maintiennent

5. BLANCKEMAN Bruno, MURA-BRUNEL Aline, DAMBRE Marc, *Le roman français au tournant du XXI^e siècle*, Paris, Presses Sorbonne nouvelle, 2004.

6. VERCIER Bruno, VIART Dominique, *La littérature française au présent : héritage, modernité, mutations* [2005], Paris, Bordas, 2008, p. 384.

7. VIART Dominique, « Écrire au présent : l'esthétique contemporaine », dans TOURET Michèle, DUGAST-PORTES Francine (dir.), *Le temps des lettres : quelles périodisations pour l'histoire de la littérature française au XX^e siècle ?*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2001, p. 321-322.

8. Voir RUFFEL Lionel (dir.), *Qu'est-ce que le contemporain ?*, Nantes, Cécile Defaut, 2010.

une terminologie qui renvoie à un temps non délimité, aux bornes floues (« tournant », « moment », « relance »), d'autres travaux, notamment ceux de D. Viart, lui attribuent la date-seuil de 1984, ou le décomposent en micro-périodes fonctionnant également comme transitions (1975-1977) et points d'ouverture de la période (1975-1984). L'historicisation du contemporain fait jouer ces deux postures, entre souplesse des inflexions et valorisation métonymique de la date.

Du « tournant » à la date : stabilisation d'un corpus et infléchissements méthodologiques

Dès l'introduction de *La Littérature française au présent*, Bruno Vercier et Dominique Viart proposent d'examiner la littérature sur une durée de vingt-cinq ans « de 1980 à aujourd'hui » en précisant dès la première page « qu'entre 1979 et 1984, sont apparus sur la scène littéraire de nombreux écrivains jusqu'alors inconnus. Et qui ont depuis tenu leurs promesses⁹ ». Un renouvellement de « génération » marque alors le début d'une nouvelle période, s'articulant avec des infléchissements formels nets et opposables aux conceptions esthétiques dominantes de la période qui précède. L'année 1984 est également retenue par Matteo Majorano pour sa *Bibliographie : études sur la prose française de l'extrême contemporain en Italie et en France (1984-2006)*, parue en 2007. La date de 1984 est justifiée par un faisceau d'événements géopolitiques, sociaux, culturels, économiques, sur le plan tant français qu'international. Selon Majorano, « ce qui suivra ne sera que l'amplification de tout ce qui a été fondé en 1984¹⁰ », qu'il s'agisse du terrorisme international initié par l'attentat de Beyrouth, du lancement de MacIntosh par Apple, d'une tradition de prix Nobel attribués à des intellectuels ayant aussi une activité politique, du prix Goncourt attribué à *L'Amant* de Marguerite Duras... 1984 devient donc un « point de départ unique¹¹ » à la fonction symbolique revendiquée, bien que l'hétérogénéité des événements convoqués tende à faire de 1984 une borne plus générale qu'un repère d'histoire littéraire. Annie Oliver rappelle dans l'introduction de la bibliographie française que si le choix d'une date unique peut être argumenté et défendu, les « années 80 » recouvrent « des scansions diverses (Échenoz commence en 1979, François Bon en 1982, Daeninckx et Ernaux en 1983, Michon en 1984)¹² ». Sont présents ici

9. VERCIER Bruno, VIART Dominique, *La littérature française au présent...*, *op. cit.*, p. 7.

10. MAJORANO Matteo (dir.), *Bibliographie : études sur la prose française de l'extrême contemporain en Italie et en France (1984-2006)*, Bari, Edizioni B.A. Graphis, 2010, p. 15.

11. *Ibid.*, p. 13.

12. *Ibid.*, p. 87.

les grands noms d'une littérature contemporaine dont le corpus de référence est en voie de stabilisation — ces écrivains dont D. Viart souligne l'entrée en écriture entre 1979 et 1984. Dans son article « Une axiologie historique pour le XX^e siècle : repérage des pôles », Bruno Blanckeman propose un découpage du siècle en unités d'environ vingt ans, privilégiant des bornes floues situées au début ou à la fin d'une décennie et réservant les dates précises à la description interne de ces moments¹³. La période dite « en cours, depuis la fin des années 70 » met en valeur les dates de 1977 (*Fils* de Doubrovsky, *La Mort propagande* de Guibert) et 1979 (*La Condition postmoderne* de Lyotard, les premiers romans d'Échenoz et de Quignard), par opposition au « triple reflux », celui des récits textuels, d'une esthétique et d'une idéologie amorcé dès 1975. B. Blanckeman, tout comme D. Viart et B. Vercier dans *La Littérature au présent*, prend soin d'articuler ces dates à un contexte économique, politique et social particulier, celui notamment des « Trente piteuses ». Sont ainsi situés les points d'émergence d'une reconsidération du romanesque, de la revalorisation de l'introspection et du souci mémoriel et généalogique.

On voit bien la difficulté de proposer une borne nette : soit la date sélectionnée dépasse la problématique littéraire, au risque de n'être plus signifiante en termes d'histoire littéraire, soit la borne est trop précise et perd sa fonction métonymique de représentativité. La solution d'une période frangée, délimitée par de micro-périodes initiales — des intervalles, en somme — est alors un compromis appréciable : elle témoigne d'une volonté de limiter la dimension arbitraire de la périodisation, d'un souci de rendre lisibles des moments d'infléchissement tout en proposant des repères fixes, qui puissent éventuellement être pertinents pour les autres genres, d'un point de vue thématique surtout. La périodisation ne pouvant s'exercer sans objet relativement défini et établi, il y a là un compromis visant à doser définition du canon et périodisation, l'un contribuant à former l'autre dans une dynamique d'interaction que l'on espère souple et productive.

Alors que le découpage de 1975 à 1984 se diffuse et fait figure de consensus critique depuis la fin des années 2000, des événements précis sont plus volontiers soulignés. Datable, leur fonction est aussi démarcative que symbolique et rhétorique : on retrouve alors l'exigence, traditionnelle en périodisation littéraire, de représentativité des événements mis en valeur par une période. L'événement entretient en effet

13. BLANCKEMAN Bruno, « Une axiologie historique pour le XX^e siècle : repérage des pôles », dans TOURET Michèle, DUGAST-PORTES Francine (dir.), *op. cit.*, p. 73-80.

une relation métonymique avec l'ensemble de la période : assigné à une date précise, il a alors une fonction d'attestation et de légitimation par rapport à la période définie. La date elle-même, étymologiquement, est un outil d'attestation. En quelque sorte, la date fonctionne comme preuve, apportée rétrospectivement aux premières intuitions critiques. Au-delà de l'habitude méthodologique, ce souci contemporain de faire l'histoire du présent peut renvoyer à un ensemble de discours d'époque, qui problématissent le rapport à l'histoire dans divers domaines. L'émergence d'une telle période littéraire contemporaine en serait alors l'une des manifestations.

Historicité déformante et prudence méthodologique : questions de légitimité

Historicité et regards subjectifs : le critique en faute

Si la saisie critique d'une littérature strictement contemporaine est possible, sa mise en période nécessite un recul minimal, nécessaire à l'évaluation de ce qui fait date et permet de mettre en ordre une durée, d'en faire émerger les points saillants et représentatifs. Ce reproche du manque de recul temporel et de distance critique est le plus fréquent à l'égard d'une pratique au présent de la périodisation¹⁴.

Dans la pratique traditionnelle, l'établissement du canon suppose en effet un recul critique nécessaire, la distance temporelle permettant de légitimer le jugement de valeur qui opère la sélection des œuvres-repères. L'article « Les morts sont sans défense » de Michèle Touret pointe la difficulté d'élaborer des critères de sélection qui puissent faire entrer un texte dans l'histoire du littéraire sans s'affirmer définitifs¹⁵. Si des textes non littéraires à leur époque font aujourd'hui partie des manuels de littérature, c'est parce que l'interaction entre définition d'un corpus et périodisation est sans cesse ouverte à la réévaluation — ce que les auteurs d'histoires littéraires du contemporain ne manquent pas de souligner. Mais en toute logique, un corpus établi au présent est nécessairement restreint, contraint par ce que M. Touret appelle « l'effet de la présence vivante¹⁶ », qui détermine des régimes de visibilité parfois trompeurs dont il est difficile de faire abstraction. Elle souligne encore le problème des lectures projectives, fréquentes selon elle en littérature contemporaine,

14. Pour les réponses proposées par D. Viart à ces objections fréquentes, voir VIART Dominique, « Histoire littéraire et littérature contemporaine », art. cité, en particulier p. 116-119.

15. TOURET Michèle, « Les morts sont sans défense », *RHLF*, vol. 113, n° 3, 2013, p. 607-619.

16. *Ibid.*, p. 612.

incompatibles avec une réflexion historique. Cela dit, la question de la subjectivité du critique peut plus largement s'appliquer à toute relecture, à toute re-périodisation, quelle que soit la distance temporelle. La valorisation d'une histoire de la littérature au présent et la mise en pratique de ses méthodes sont pour M. Touret une entreprise louable mais aveugle, à cause précisément de l'historicité du sujet critique. Celui-ci ne produirait donc pas une « vérité de la littérature du moment considérée comme corpus » mais « une image de ce qu'[il conçoit] comme littéraire¹⁷ ». Malgré l'intention critique, une histoire littéraire du présent ne pourrait donc être établie, ces recherches constituant toutefois un document non négligeable pour les générations suivantes sur les critères de sélection des œuvres d'aujourd'hui, les méthodes employées, plus largement peut-être le rôle attribué à la littérature ou du moins espéré pour elle. Il faudrait alors privilégier les états des lieux et cartographies qui ne donnent pas une trop grande visibilité aux méthodes historiennes et à l'intégration du présent dans l'histoire littéraire par le biais du panorama. C'est pourtant le cas des gestes actuels, prudents et soucieux de préserver la labilité d'un présent en mouvement, comme le montrent les découpages souples de *La Littérature française au présent* qui substituent un imaginaire spatial aux méthodes strictement historiennes.

Cette nécessaire séparation de l'historien et du critique est également encouragée par Alain Vaillant dans le numéro de *Tangence* déjà cité. Il invite à considérer l'ancienneté des liens entre histoire et contemporain, l'ancienneté également des impasses théoriques rencontrées. Le rôle de sélection et de mise en évidence de l'universitaire spécialiste du contemporain est important mais relève davantage, selon A. Vaillant, de l'activité du critique que de celle de l'historien. Autrement dit, le critique trace les contours d'un corpus en voie d'émergence, il en lègue l'ordonnancement temporel à ses successeurs. La méfiance est de rigueur également vis-à-vis de l'extension de la notion de « contemporain¹⁸ » à une perception des temps fondée sur l'anachronisme et le jeu décalé des points de vue et des strates du temps. « Le "contemporain" est la nouvelle dénomination du "classique", mais d'un classique indéfiniment actualisable et définitivement déshistoricisé¹⁹. » Actualisée par un lecteur contemporain, toute œuvre prouve sa contemporanéité ; la périodisation du contemporain entraînerait donc, si l'on suit A. Vaillant, le risque d'une paradoxale sortie

17. *Ibid.*, p. 618.

18. AGAMBEN Giorgio, *Qu'est-ce que le contemporain ?*, trad. fr. Paris, Payot/Rivages, « Rivages Poche », 2008. Voir aussi RUFFEL Lionel (dir.), *Qu'est-ce que le contemporain ?*, *op. cit.*

19. VAILLANT Alain, « L'histoire littéraire du contemporain : l'éternel retour », *Tangence*, *op. cit.*, p. 28.

de l'histoire. Cette dimension anhistorique du contemporain vient en effet relativiser la portée du geste critique actuel, qui tend à valoriser vivement l'approche historique — D. Viart allant jusqu'à montrer que l'étude de la littérature contemporaine *suppose* d'aborder ce corpus en historien²⁰. Clairement établi, le rapport du contemporain à l'histoire fait pourtant l'objet de deux interprétations différentes, aux conséquences méthodologiques opposées. D'une part le contemporain est une notion conceptuelle qui invite à se libérer de l'inquiétude du temps, à profiter de l'inachèvement et du suspens pour s'approprier les époques sans craindre l'anachronisme, d'autre part le contemporain s'inscrit dans la suite logique d'une histoire orientée par la flèche du temps, ce qui rend nécessaire la formulation claire des bornes franchies, dans l'attente de clôtures prochaines. Contre cette téléologie et cette successivité, certains vont jusqu'à réclamer une « dé-périodisation », comme Éric Hayot ou Lionel Ruffel²¹ : une réaction à la fois au poids des traditions méthodologiques dans les études littéraires et au réductionnisme attribuable au lissage de périodes homogènes et soigneusement découpées — une approche jugée trop conservatrice. Plus largement, qu'il s'agisse de méthodologie des études littéraires comme du rapport à l'histoire, ces questions sont situées également dans l'espace. La périodisation est souvent accusée de conservatisme national, et l'on peut aujourd'hui légitimement s'interroger sur la pertinence d'histoires littéraires nationales²². Mais il y a là l'influence d'un autre débat, liée à la diffusion d'une méthodologie propre aux études culturelles américaines.

L'histoire, facteur de légitimation du discours critique ?

Il n'est pas certain que seul le vieillissement d'une période dont on a réussi à identifier le début appelle la nécessité d'en faire l'histoire et donc la périodisation. Ce geste de saisie rationnelle d'un objet qui, encore en deçà de sa propre définition, semble déjà nous échapper renvoie à une inquiétude d'époque, inquiétude fortement manifestée par les réflexions sur la fin de la littérature²³. Le paradoxe augustinien semble plus que jamais valable. Comme l'a montré René Audet, il est tentant mais sûrement impossible de faire l'histoire de son propre présent :

20. VIART Dominique, « Histoire littéraire et littérature contemporaine », art. cité, p. 113-130.

21. Voir HAYOT Éric, « Against Periodization ; or On Institutional Time », *New Literary History*, vol. 42, n° 4, 2011, p. 739-756.

22. *Ibid.* É. Hayot évoque par exemple la méthode du *distant reading* de Franco Moretti, qui propose une approche de la notion de littérature monde, hors du cadre national, qui rompt avec la tradition de la lecture de détail.

23. Contre ces discours, voir DEMANZE Laurent, VIART Dominique (dir.), *Fins de la littérature ?*, Paris, Armand Colin, 2012 : t. I, *Esthétiques et discours de la fin* ; t. II, *Historicité de la littérature contemporaine*.

Ce défaut de raconter le contemporain empêche son inscription dans la mythologie littéraire, puisque nous sommes toujours en attente des paramètres qui permettraient de définir la portée et la représentativité des œuvres de cette période, définitions qui en toute logique sont établies *a posteriori*. Le contemporain, de fait, se situe hors de l'histoire, narrativement parlant²⁴.

L'histoire du contemporain serait donc une aporie, on ne pourrait « mettre en récit » le contemporain, pour reprendre une terminologie ricœurienne. Il faudrait alors accepter qu'une part de notre temps demeure non-périodisable, en vertu aussi d'un principe de doute : on ne sait pas encore si les extrémités frangées du présent seront de l'ordre de l'avant ou de l'après, de la fin ou du début. Une telle conception semble accréditer les thèses de l'anachronisme ou de la « dé-périodisation ». Depuis un présent libre de toute mise en ordre périodique, cet « extrême contemporain » qui consiste à « mettre tous les siècles ensemble²⁵ », le regard critique pourrait s'essayer à la contemporanéité sans contraintes méthodologiques, l'affranchissement provisoire de l'histoire littéraire et de ses déterminismes permettant alors une pratique plus expérimentale.

Cependant, cette rémanence d'autres temps à travers le présent est précisément l'un des arguments apportés à la thèse d'une nécessaire histoire littéraire du présent. L'historicité de la littérature contemporaine, son souci de la mémoire et du rapport à l'héritage figurent parmi les preuves justifiant son intégration immédiate à une histoire littéraire raisonnée — et institutionnalisée. Autrement dit, on observe une convergence entre une historicité manifestée par les textes, très visible thématiquement mais aussi formellement comme le montre la logique esthétique du « retour », et un besoin d'historiciser le présent appliqué à la littérature. On pourrait souligner de même que cette « mise en récit » du présent littéraire prend essentiellement pour objet la littérature narrative — du « tournant » à sa périodisation interne, la seule périodisation claire qui ait été proposée pour l'instant et diffusée largement dans le champ critique concerne le récit. Cette réflexivité souligne une certaine porosité entre les infléchissements de l'esthétique littéraire et le discours critique qui les prend en charge : à la re-narrativisation de la littérature répond un désir narratif de la critique à travers l'historicisation précoce. Tout au moins, puisque l'histoire littéraire n'est pas forcément récit, il y a là un net souci critique de placer la littérature contemporaine

24. AUDET René, « Le contemporain, autopsie d'un mort-né », dans AUDET René (dir.), *Enjeux du contemporain : études sur la littérature actuelle*, Québec, Nota Bene, 2009, p. 7-19.

25. Selon les termes proposés par Michel Chaillou, lors du colloque *L'extrême contemporain* qui s'est déroulé à l'université Paris 7 en 1986 : CHAILLOU Michel, « L'extrême contemporain, journal d'une idée », « L'Extrême contemporain », *Poésies*, numéro spécial, n° 41, 1987.

dans la succession des temps passés, ce qui a pour effet de la légitimer autant que d'en minorer les ruptures.

Toute méthodologie peut être critiquée et mise à distance, elle n'en perd pas pour autant son effectivité. Ainsi de la réflexion théorique sur la périodisation : mettant en garde sur ses imperfections (voire sur sa dimension potentiellement « nuisible » mais nécessaire en histoire littéraire²⁶...), elle reconduit sa double fonction heuristique et rhétorique. La périodisation, bien qu'elle soit l'objet de nombreux reproches, renvoie également à un questionnement sur les usages au présent de la littérature, et bien sûr à la question de sa transmission. C'est alors le critique qui, cherchant les conditions d'une périodisation contemporaine convaincante, se fait passeur.

Du seuil expérimental au devenir de la date

Périodisation au présent et responsabilité critique

La critique universitaire, durant ces trois décennies, a légitimé son objet d'étude tout en éprouvant sa cohérence. Le regard en arrière permet d'apprécier une trajectoire littéraire selon une logique de confirmation d'une intuition critique, qui permet alors de consacrer rétrospectivement l'écrivain et de faire de ses œuvres un événement littéraire. C'est le cas pour Pierre Michon et ses *Vies minuscules* de 1984 élevées au rang de chef-d'œuvre ou de classique de la littérature actuelle. L'émergence rapide, dès la fin des années 1990, d'une pratique de la périodisation privilégiant des bornes précises montre *de facto* que le recul minimal exigé pour déterminer ce qui « fait date » peut être infime, même en l'absence de discours esthétiques performatifs ou déclaratoires. Dans le numéro de la *RHLF* consacré à la périodisation, Isabelle Tournier rappelle que « la liaison entre date et événement doit toujours faire problème²⁷ » : or le mode de surgissement de l'événement littéraire a changé depuis la fin des avant-gardes. Il faut apprendre à le reconnaître hors des limites décrétées par les mouvements et écoles, dont l'autorité structurait indirectement l'espace littéraire environnant. Cette modification essentielle dans la posture de l'écrivain peut être comprise *a posteriori* comme le transfert d'une certaine forme d'autorité déclaratoire de l'écrivain à ses critiques, formulable en termes de responsabilité.

26. VAILLANT Alain, *L'histoire littéraire*, Paris, Armand Colin, « U », 2010, p. 131.

27. TOURNIER Isabelle, « Événement historique, événement littéraire : qu'est-ce qui fait date en littérature ? », *RHLF*, vol. 102, n° 5, 2002, p. 748.

Tous les groupes de recherche soucieux de mettre en pratique une histoire du contemporain insistent sur la nécessaire conscience de cette responsabilité. Mathilde Barraband et Julien Bougie rappellent par exemple que l'interrogation critique sur la littérature contemporaine a elle-même une histoire : elle était déjà un enjeu délicat lors de l'essor de la critique universitaire à la fin du XIX^e siècle²⁸. Ils soulignent combien la « postérité », censée confirmer ou infirmer la sélection proposée au présent, est un mythe, qui nie le rôle du critique dans la permanence de ses choix. Mais le renversement d'un tel discours suppose qu'une conscience accrue de cette responsabilité laisse entrevoir la tentation de peser sciemment sur les logiques futures de sélection des discours, voire celle de faire date soi-même dans l'histoire de la critique. Or on remarque, au sein de la timide émergence de dates-clés, que plusieurs renvoient directement aux grandes étapes de la critique contemporaine. En effet, 1986 est la date du colloque organisé à Paris 7 lors duquel Michel Chaillou proposa une suite de métaphores pour caractériser l'« extrême-contemporain » ; 1987 celle de la publication du numéro 19 de la revue *L'Infini*, confié à Alain Nadaud. Ces repères deviennent rétrospectivement les premiers temps forts d'une période d'interaction entre littérature et critique universitaire. Confirmant l'ouverture d'une période littéraire, ils lui articulent une période critique. La prise en compte de cette interaction dans les pratiques de périodisation montre qu'à l'affaiblissement relatif du discours revendicatif chez les écrivains répond une affirmation périodique du discours critique, dont les événements marquants rythment aussi le temps des œuvres littéraires. Dans *Le Temps des lettres*, Charlotte Andrieux s'interroge sur la possibilité d'une périodisation de la critique littéraire et Guy Larroux propose par exemple une périodisation du « demi-siècle critique » qu'il peut être intéressant de confronter à une périodisation plus strictement littéraire, l'intérêt de l'historicisation du contemporain résidant aussi dans le dévoilement de cet entrelacs entre temps des œuvres et tempo critique²⁹.

Les dates et les bornes du temps littéraire ont cependant vocation à être transmises, enseignées. Par sa capacité à rendre lisible le temps littéraire, la périodisation est en effet un outil didactique puissant. Plus encore, si faire l'histoire de la littérature au présent permet d'esquisser les contours d'un canon actuel, c'est également un dispositif de lutte efficace contre l'habitude de pensée qui consiste à considérer les grands noms

28. Voir BARRABAND Mathilde, Julien BOUGIE, « Un projet contrarié : l'histoire de la littérature contemporaine française au tournant du XX^e siècle », *Tangence*, *op. cit.*, p. 31-52.

29. LARROUX Guy, « Périodisation et mémoire des œuvres : à propos du demi-siècle critique », dans TOURET Michèle, DUGAST-PORTES Francine (dir.), *op. cit.*, p. 107-115 et ANDRIEUX Charlotte, « Transferts de la linguistique sur la critique littéraire », *Ibid.*, p. 117-124.

de la littérature française seulement au passé. On peut donc également reconnaître, dans la forte problématisation actuelle de l'histoire littéraire au présent et de sa périodisation, le souci de réinscrire l'importance de la littérature dans les modes de vie et de raisonnement actuels. De même, la volonté d'institutionnaliser l'étude de la littérature contemporaine a pour horizon la transmission et la diffusion de ces découvertes. Ainsi, le fait que l'Éducation nationale recommande la première *Anthologie de la littérature contemporaine*³⁰ (réalisée par D. Viart) ne prouve en rien la rigidité des valeurs qui président à la sélection des textes et n'a pas forcément un caractère définitif. Il faut lire dans cette institutionnalisation une stratégie de diffusion, un enjeu de partage, qui réinterroge la fonction et les usages de la littérature aujourd'hui.

Une technique de mise en évidence

Enfin, la période peut aussi être comprise de manière plus expérimentale, comme une méthode, afin de pallier l'arbitraire et la violence du geste. Faire des frontières temporelles le lieu d'un essai, d'une mise à l'épreuve des seuils et des dynamiques qu'elles engagent permet d'atténuer la sécheresse du découpage périodique. La période devient le support d'une hypothèse avant d'être une force d'affirmation. Est alors évité l'écueil tautologique d'une périodisation figée qui, venant immobiliser un corpus dont elle est issue, a valeur elle-même de résultat. Autrement dit, il s'agit d'assumer la dimension arbitraire de la méthode, en appliquant une périodisation exogène au temps littéraire. En utilisant par exemple la décennie, le siècle, ou la borne « zéro », la périodisation devient une mise en situation expérimentale propice à l'observation et aux changements de focale.

Bruno Blanckeman et Barbara Havercroft dans *Narrations d'un nouveau siècle : romans et récits français (2001-2010)* justifient ainsi le choix d'une décennie, la première du XXI^e siècle, par l'attrait d'un tournant calendaire symbolique et la neutralité d'une périodisation exogène et expérimentale qui limite les effets de lissage des phénomènes :

[La décennie] rend possible une étude du devenir des formes narratives qui refuse à la fois l'homogénéisation d'un bloc périodique compact (un seul et même ensemble littéraire débutant dans les années 1980 par la sortie de l'ère du soupçon) et la fracture froidement arithmétique du temps calendaire (un changement de siècle, donc un changement de cap)³¹.

30. VIART Dominique, *Anthologie de la littérature contemporaine française : romans et récits depuis 1980*, Paris, Armand Colin, 2013.

31. BLANCKEMAN Bruno, HAVERCROFT Barbara (dir.), *Narrations d'un nouveau siècle : romans et récits français (2001-2010)*, Colloque de Cerisy, Paris, Presses de la Sorbonne nouvelle, 2012, p. 8.

Ils interrogent également le changement de siècle, en situant ainsi leur point d'observation. La déconstruction de la notion de siècle, en périodisation, rend complexe son utilisation : l'arbitraire d'un tel découpage a été abondamment critiqué et mis en évidence, de manière parfois provocatrice, comme le montre l'expérience de Daniel Milo qui propose de décaler de trente ans le calendrier et d'en observer les conséquences sur les périodes artistiques et littéraires³². Aujourd'hui, reconduire la tradition d'une périodisation séculaire pose particulièrement problème. Comment profiter d'un seuil d'ouverture sans clore trop brutalement la période qui précède, sans avoir l'air de liquider un héritage ? Les auteurs de la revue *ELFe XX-XXI* se sont essayés à cet exercice : le numéro 2, « Quand finit le XX^e siècle ? » propose différentes coupures et scansions³³. L'introduction du volume met à l'épreuve la date de 2001 comme nouvelle borne d'ouverture. Néanmoins, la méfiance vis-à-vis de la notion de siècle en histoire littéraire est toujours de mise : les limites du siècle deviennent mouvantes et les dates fondatrices de 1979 ou 1989 sont rappelées au fil des différents articles, favorisant l'élosion du tournant du siècle et du millénaire. Pourquoi ne pas alors admettre entièrement son artificialité arbitraire et, comme Bruno Blanckeman et Barbara Havercroft, penser la période comme outil de mise à l'épreuve des phénomènes, profitant des effets rhétoriques de dates considérées comme seuils ? Ainsi, l'article de Marie-Odile André, « Le XX^e siècle ou le temps d'avant », souligne la pertinence d'une discontinuité situable dès les toutes premières années du nouveau siècle. À nouveau, le rapport même des textes à l'histoire est un facteur de périodisation :

En réalité, c'est la manière dont cette histoire est convoquée et traitée dans les textes immédiatement contemporains qui opère et signale à la fois la rupture par rapport à un siècle désormais perçu comme achevé, marquant en même temps par là tout ce qui sépare la production littéraire de la première décennie du XXI^e siècle de la littérature des années 1980 qui, elle aussi, a fait du rapport à l'histoire du siècle, avec ses guerres et ses révolutions, ses violences et ses horreurs, une des dimensions les plus riches et les plus productives³⁴.

En soulignant une continuité dans le rapport entre littérature et histoire ou mémoire, M.-O. André révèle sans heurts une discontinuité entre deux périodes dont la jonction a une forte valeur symbolique. La périodisation s'avère alors outil de transition : elle met à distance le pouvoir médusant de dates trop évidentes et facilite le passage hésitant au temps d'après.

32. MILO Daniel S., *Trahir le temps (histoire)*, Paris, Les Belles Lettres, « Histoire », 1991.

33. « Quand finit le XX^e siècle ? », *ELFe XX-XXI*, n° 2, 2012.

34. ANDRÉ Marie-Odile, « Le XX^e siècle ou le temps d'avant », *ibid.*, p. 131.

Ainsi, la journée d'études organisée par M. Barraband et L. Demanze, intitulée *La littérature du XXI^e siècle*, faisait de ce début de siècle un seuil à observer, à ausculter, l'issue d'une première période d'une quinzaine d'années³⁵. Il s'agit à la fois de se saisir du siècle, sans reculer devant sa puissance d'intimidation, et d'en faire un outil d'observation, afin d'en saisir les dynamiques et de faire jouer autrement les temps présents.

La critique est souvent sévère avec la périodisation, outil méthodologique imparfait mais pourtant omniprésent et toujours efficace. Les esquisses de périodisation en littérature contemporaine soulignent la vivacité et la richesse de la littérature française aujourd'hui. Malgré les risques de l'aveuglement et du performatif, périodiser le temps présent le rend intelligible. En effet l'organisation d'un corpus à l'aide de dates précises lui confère lisibilité, cohérence et fermeté, tout en prenant le risque de le figer prématurément. Inversement, c'est l'événement littéraire, dans sa dimension remarquable, qui invite à périodiser, à reconnaître des discontinuités dans le déroulement du temps littéraire. L'imposition de dates semble accentuer l'immobilisation et l'homogénéisation du temps littéraire, mais le fait d'ordonner la succession des temps est un outil pédagogique qui permet en outre de transmettre le souci du devenir de la littérature. Un regard sur la pratique même de la périodisation au présent montre que la relation entre pensée de la littérature et pensée de l'histoire dépasse la seule exigence de mise en ordre : périodiser l'inachevé c'est refuser de laisser le présent hors de l'histoire et témoigner ainsi d'une inquiétude collective. Qu'elle soit une base de travail nécessitant révision, un cadre expérimental ou un point de repère aidant alors à penser l'écart, la période littéraire contemporaine peut avoir une fonction de délimitation et de relance, elle peut contribuer à la construction d'un temps ouvert, peu à peu libéré de l'inquiétude de la fin.

35. *La littérature du XXI^e siècle*, journée présidée par Mathilde Barraband et Laurent Demanze le 7 juillet 2014 dans le cadre du LXVI^e Congrès de l'Association internationale des études françaises (AIEF), 7 au 10 juillet 2014, Paris, École normale supérieure.